

## L'ABBAYE DE GARROW

(Voir à partir du n° 12)

L'abbé n'avait pas tout à fait tort dans ses conclusions.

Quoique les Etats de la Bégum eussent depuis longtemps été engloutis dans les possessions anglaises la princesse conservait encore de vastes propriétés et une grande fortune, outre la pension que lui payait la Compagnie des Indes orientales, en dédommagement du territoire et des revenus qu'elle lui avait cédés.

Dès qu'elle reconnut que la résolution du fils qu'elle idolâtrait était inébranlable et ne céderait ni aux larmes ni aux supplications, elle voulut du moins qu'il voyageât d'une manière digne de sa fortune et de sa naissance, et elle mit des sommes énormes à sa disposition.

—Puisqu'il le faut, dit-elle, allez chercher votre femme ! Mais rappelez-vous que le cœur de votre mère sera désolée jusqu'au jour où elle vous embrassera de nouveau.

Dans l'orgueil de l'amour maternel, il ne lui vint pas même à l'esprit que la fille orpheline du général de Vere pût refuser la brillante destinée qui allait lui être offerte.

Par prudence, elle confia Miran à la garde d'un Anglais qui, depuis longtemps, était surintendant de ses domaines. On l'appelait le khan. Tout le monde avait oublié le nom qu'il portait jadis en son pays. Son teint bronzé par son long séjour en Orient, son costume indien, et sa barbe l'avaient tellement changé que sa mère l'eût à peine reconnu.

Accompagné d'une suite nombreuse, le fougueux Miran s'embarqua pour l'Angleterre moins d'un mois après le départ d'Ellen. La traversée fut des plus favorables, et il arriva quinze jours après elle. La plus parfaite confiance existait entre l'amoureux et son tuteur. Celui-ci aimait Miran comme s'il avait été son fils.

—Prince, dit-il le jour même de leur arrivés, j'ai deux choses à vous recommander.

—Dites, répliqua le jeune homme.

—La première, de ne jamais me parler qu'en indoustani.

Miran fit un signe d'acquiescement.

—La seconde, de cacher, même à vos plus chers amis, que je suis Anglais.

—Pourquoi cela ?

—Je vous serai plus utile dans votre poursuite, si je reste inconnu.

—C'est bien. Il sera fait selon votre désir.

### V

Miran était tout fait un enfant de la nature; courageux comme le coursier qui n'a jamais connu le frein, ardent comme le soleil de son pays. Son indomptable volonté ne connaissait pas d'obstacle infranchissable, et il éprouvait à les surmonter l'orgueil du chasseur qui lutte contre le lion du désert. Le principal danger à redouter d'un tel caractère naissait de l'influence de ses passions : c'était l'alliage qui diminue la valeur de l'or, l'argile sans laquelle il eût été au-dessous de l'homme.

Quoique petit et mince, il excellait dans tous les ex-

ercices du corps. Il avait été accoutumé dès l'enfance à dompter les chevaux sauvages et à chasser le tigre royal des jungles. Armé de sa carabine, il ne manquait jamais son but. C'est à la chasse qu'il sauva la vie à l'Anglais, que nous continuerons d'appeler le khan. Il logea une balle dans la cervelle d'un tigre qui s'élançait sur le houdah de l'éléphant qu'il montait. De là l'attachement de cet homme pour lui. Malheureusement, c'était l'attachement d'une âme vulgaire, aussi prête à témoigner la gratitude en flattant les passions de son sauveur, qu'un noble cœur l'eût été à le guider dans le sentier de la raison et de la vertu.

Etranger au monde européen avec ses distinctions artificielles, ses ruses, ses jalousies, ses intrigues, ses mesquines ambitions, il n'est pas étonnant que ce jeune homme sans expérience se trouvât saisi de vertige et se laissât guider par les conseils de son tuteur, qui certainement paraissait singulièrement au courant de tout ce qui concernait la famille Mowbray.

On ne sut pas plutôt l'arrivée du prince, dont la grande fortune était encore exagérée par la renommée, que les portes du monde fashionable s'ouvrirent pour le recevoir. Les paires qui avaient des filles à marier spéculèrent sur lui comme sur un prix à remporter ; les cadets de famille et les roués sans fortune, ces oracles du truf, obtinrent de nouveaux crédits chez leurs fournisseurs en se vantant d'être liés avec lui ; et pourtant il parvint à échapper aux manœuvres des mères comme aux filets des joueurs. Par un tact intuitif, il semblait deviner leurs desseins à tous. Lorsqu'il allait dans le monde, le khan était toujours à côtés. Sous un rapport du moins, l'expérience de cet homme lui fut utile.

Miran n'était en Angleterre que depuis dix jours, et déjà il se plaignait de voir ses espérances différées. Il n'avait pas de nouvelles d'Ellen, et ne pouvait comprendre la tactique de son ami, dont l'unique objet paraissait de fréquenter des cercles où leur société était avidement recherchée ; pourtant il échangeait jamais une parole qu'avec lui-même, et seulement dans le langage de l'Orient.

—Je suis las, dit-il un matin, de ce monde de dissipation, où il n'y a rien qui occupe le cœur.

—Mais où il y a beaucoup pour amuser l'esprit, répliqua le khan. Il mérite qu'on l'étudie.

—Je n'y trouve aucun plaisir.

—Patience.

—Patience ! s'écria le pétulant jeune homme, quand je brûle d'impatience d'entendre la voix qui est comme une musique céleste pour mon cœur, et de regarder dans les yeux qui semble comme le miroir de mon âme ! —Vous êtes invités, ce soir, chez la comtesse d'Arington.

—Je n'irai pas !

Il faut que vous y alliez, répliqua tranquillement le khan.

Le prince lui jeta un coup d'œil plein de hautaine surprise.

—C'est-à-dire, reprit le khan, à moins que vous ne renonciez à l'espoir qui vous a fait quitter l'Inde. Vous rencontrerez chez la comtesse l'oncle de la jeune fille que vous aimez.